

III

Lofoi le 1^{er} avril 1895

Mon cher Désiré*,

La saison des pluies tire à sa fin ; c'est aussi te dire que les mauvais jours ne sont pas loin de s'en aller également. Quelle fichue saison au Katanga que celle-ci ; depuis le 27 janvier il ne fait plus possible de sortir de la station sans être obligé d'avoir l'eau jusqu'aux genoux. Plus de chasse possible, plus de promenades dans les plantations, pas moyen d'aller en expédition, bref, un vrai cloîtrage de 4 mois. Et que de maladies ! L'an dernier à la même époque nous pouvions encore circuler et courir la plaine, mais cette année c'est réellement dégoûtant ; aussi je change la station de place ; je la fait construire dans le bois à 500 mètres plus loin en face de l'ancienne, au moins là, il fera sec en toutes saisons et nos cultures ne nageront plus.

Comme il faut que je sois convenable avec toi, je t'envoie le plan de mes nouveaux domaines en te priant de l'accepter tel et de ne le critiquer que juste ce qu'il faut pour ne pas cauchemarder mes nuits. Ne me rappelant pas t'avoir expédié l'ancien je le joins à l'autre ; tu pourras ainsi comparer et juger. Le seul mais grand inconvénient du changement est que je serai éloigné du Lofoi au moins de 800 mètres et je sais qu'à la saison sèche la chose ne sera pas fort agréable mais il n'y a pas à hésiter. [...].

Le défrichement du nouvel emplacement, environ 11 hectares, est commencé depuis le 19 février. Seulement comme je me dispose à voyager beaucoup cette année, je ne puis préciser l'époque à laquelle les nouveaux quartiers seront prêts. J'ai dans tous les cas prévenu les indigènes qu'ils avaient à me fournir fourches, sticks, jimbales†, lianes, paille ainsi qu'un certain nombre d'hommes pour les constructions. Voir si pendant mon absence ça marchera comme je l'espère.

Comme je l'avais décidé, je pars le 1^{er} mai, je vais d'abord faire la guerre à Sénamé*. Simba* étant depuis peu possession anglaise, je me vois forcé de le laisser tranquille, au moins toutefois qu'il ne se permette encore quelques excursions sur la rive ouest du lac. De là, j'irai dans le Louba. Je relèverai le cours du Luapula depuis M'Pweto* jusqu'au confluent des 2 fleuves; je compte m'arrêter à hauteur de MaKiombo*, passer le fleuve, pousser une botte jusque-là pour raccorder l'itinéraire Thompson* et revenir à mon point de départ en suivant la rivière qui arrose ce village. Je continuerai ensuite ma descente; arrivé au confluent je ne sais encore si je remonterai le Lualaba jusqu'au Lac Kissalle pour piquer ensuite de là sur le Moëro, ou si je suivrai la bissectrice de l'angle formé par les 2 fleuves. Ce sera suivant les circonstances car l'imprévu joue souvent un si grand rôle ici qu'il est bien difficile de rien pouvoir affirmer d'avance. D'après mes renseignements, je pourrais être rentré pour le 1^{er} août. S'il en est ainsi je donne à mes hommes 15 jours de repos, pendant lesquels j'arrange mes petites affaires au poste ; puis je me mets en route, cette fois vers le sud. Je me dirige d'abord chez Chiniama*, de là je vais chez Chiwala* arabe installé à l'embouchure de la Lufubu, je lui fiche si possible une pile. Après cela je visite Katété*, Katanga* et N'Tenkè*, puis je rentre en repassant par l'ancienne Bunkeïa. Tu vois donc que j'ai du pain sur la planche comme on dit, pourvu que je sache le manger ! Mais sois bien assuré que j'y suis tout disposé et que j'ai déjà pris mes mesures de façon à pouvoir réussir. Je possède tous les renseignements possibles, mes soldats sont bien exercés, j'ai des porteurs indigènes pour mes charges et pour ... moi, un blanc m'accompagne et de plus, j'ai foi en ma bonne étoile. Que dis-tu en bas de ça ? Je vais donc

faire ces magnifiques voyages instructifs et intéressants dont je te communiquerai tous les renseignements ; tu seras content et c'est tout ce que je demande.

Ci-dessous quelques renseignements sur le pays et ses habitants ; c'est à très peu de choses près le rapport que j'enverrai au Gouverneur à la fin de l'année.

Katanga. Avant tout je dois te dire que je ne suis pas encore fixé sur les limites du territoire qui a nom [«] Katanga [»]. Les uns le font remonter très loin vers le nord et s'étendre de la même façon vers l'ouest. D'autres, les gens du pays même, prétendent que le Katanga n'est autre que le Bas-Lamba et ne comprend que la région où l'on extrait le cuivre. Enfin d'autres encore lui donnent pour limites le Lufubu, le Luapula et le Lualaba et au nord une ligne partant de M'Pweto* et se dirigeant sur le lac Kissalé. [...]. Pour terminer, Msiri* régnait disait-on sur le Katanga et je dirai [sic] que son autorité ne s'étendait guère au-delà des dernières limites ci-dessus désignées.

Msiri*. Etais originaire du Guaranganze, très entreprenant et très commerçant il sut décider ses gens à se rendre vers le Katanga pour y faire le commerce du cuivre. A peine arrivé il s'installa chez le chef Katanga* qui lui demanda son appui pour marcher contre les gens du Lamba. En peu de temps Msiri* s'en rendit maître. Katanga* étant mort, il se fit nommer chef de la contrée et résolu de ne plus retourner chez lui. Quelques années affirmèrent son autorité. Trouvant ses conquêtes insuffisantes, il décida de choisir un autre point d'où il pourrait rayonner à volonté et il alla s'installer sur la terre de N'Tondo* (Bunkeïa). Il se rendit d'abord chez le chef Bas-Sangas* M'Tendé et le força à la soumission. Dès lors commença pour lui cette longue série de guerres et de razzias qui se termina par le drame de Bunkeïa où mourut le regretté capitaine Bodson*.

A la suite de la mort du vieux tyran qui tenait sous sa coupe la contrée et imposait par la terreur ses volontés à chacun ; le pays entier las du joug du despote poussa un soupir de soulagement et chacun du jour au lendemain se déclara indépendant. Les uns s'installèrent ici, d'autres là ; plusieurs même quittèrent définitivement le pays et de la grande Bunkeïa qui comptait jadis 44 villages il ne resta bientôt plus que des ruines.

Tributs [sic]. Le pays resta néanmoins partagé comme il l'était auparavant entre les Bas-Yecks*, les Bas-Sangas*, les Balamotwos*, les Bas Uchis*, les Benas Kilemboué*, les Benas Mitoumbous*, les Bas Lambas* et les Loundas*.

Bas-Yecks*. Race du Guaranganze venue à la suite de Msiri*. Peuple commerçant et très intelligent, a pour chef principal Mokande Bantou* 3^e fils de Msiri* et très dévoué à l'Etat mais ne jouissant malheureusement que d'une infime autorité sur son peuple. Comme chefs secondaires Tchikako* Tchikongourouka* et Likoukou* frères de Msiri*, Moulangalé* et Tchafongoulouta*. Seulement comme je l'ai dit plus haut chacun est indépendant. Il y a encore des villages Bas-Yecks* répandus dans les autres tributs [sic] ; ces villages ont été ainsi dispersés par Msiri* pour recueillir les mirambos†. Aujourd'hui les Bas Yecks* sont haït [sic] par les autres races, suite des vexations qu'ils leur firent subir au temps de leur grandeur, de sorte qu'ils n'osent guère s'aventurer hors de chez eux. N'Tenké* aussi chef Bas Yeck* a rompu complètement avec les autres depuis la mort du vieux chef.

Bas Sangas*. Peuple habitant la rive ouest de la Lufira depuis N'Tenké* jusque Kalala N'Gombé*, furent cause de la ruine de Msiri*. Jadis très puissant ayant pour chef M'Tendé, ils avaient pour ainsi dire le monopole de la chasse à l'éléphant dans toute la contrée. Après la mort de M'Tendé, ils résolurent de se débarrasser de l'autorité de Msiri*. C'est alors que commença cette longue série d'escarmouches entre les Bas-Yecks* et les Bas-Sangas*, ces derniers arrêtant et pillant les caravanes de Msiri* et poussant l'audace jusqu'à venir mettre le

feu aux cases de Bunkeïa. Msiri* trop vieux et déjà mal secondé ne put les réduire et les Bas-Sangas* refusaient de reconnaître encore son autorité. C'est sur ces entrefaites qu'arriva la caravane Stairs*.

Actuellement leur chef principal est Kalongoumi*, les chefs secondaires Moulouma Niama*, Diango et Moéma*, frère de Mutwila*, qui fut tué dans une rencontre avec les soldats de l'Etat. Moyofia* se trouve près du Moëro, placé là par Msiri* pour surveiller les Balamotwos*. Tous les Bas Sangas* à part Diango sont en possession du drapeau de l'Etat et paient tribut.

Balamotwos*. Peuple des montagnes, sauvages et toujours restés indépendants. Se divisent en 2 grandes familles. Les Balamotwos* proprement dits et les Bachilas*. Les premiers habitent les monts Kouendouloungou depuis la Kassande jusque la Luwulé, ayant pour chef principal Moufonga* et pour chef secondaire Kalongua*. Au temps de Msiri*, alors qu'ils étaient en guerres continuelles avec les Bas-Yecks*, les Balamotwos* traqués comme des fauves n'osaient guère s'aventurer en dehors des montagnes où ils avaient des retraites inaccessibles, ne descendaient dans la plaine que pour échanger le produit de leurs chasses et disparaissaient à la moindre alerte. Aujourd'hui tout est changé ; cette tribut [sic] est descendue dans la plaine et y cultive avec autant plus d'ardeur qu'elle a eu à subir de longues privations. J'ajouterai même que c'est avec empressement que les [«] sauvages Balamotwos* [»], comme les appellent les autres races, reçoivent le blanc et ses soldats. Tous se sont présentés au Lofoi. Ce sont de beaux hommes grands et forts ayant une allure décidée et la marche aisée de gens habitués à des fortifiants exercices.

Bachilas*. Habitent le flanc est du Kouendouloungou le long du Moëro depuis Zongo* jusque près de MPweto*. Leur chef principal est N'Gouba*, les chefs secondaires Mokobé* et Zongo*. Toujours à cause de Msiri*, ceux-ci comme les autres eurent à subir les rudes assauts des Bas Yecks*. N'Gouba* installé dans l'île Kilwa appela à son secours l'Unianiembé Simba*, qui vint s'établir sur la rive ouest du Moëro. Msiri* l'attaqua mais sans résultat. Simba* prit alors possession de l'île et sut si bien imposer ses volontés qu'en peu de temps il devint le vrai chef des Bachilas*. Et N'Gouba* à son tour ayant voulu protester, fut forcé d'abandonner l'île regrettant bien, mais trop tard, d'avoir appelé un si gênant voisin. Simba* se mit à faire des razzias et naturellement n'ayant que ce champ libre, ce furent toujours les Bachilas* qui payèrent pour tous. Plusieurs villages demandèrent la protection du blanc et s'établirent à proximité du poste de l'Etat que je plaçai à Mokobé*. Les autres quelques petits chefs des bords du Moëro ne construisent pas de village ; ils se retirent dans des cavernes creusées sur le flanc de la montagne et n'en descendent que pour pêcher. Je ne désespère pas de parvenir à les grouper un jour et de leur confier 2 soldats.

Bas-Uchis*. Race d'hommes énergiques, paraît-il, car c'était en grande partie chez eux que Msiri* recrutait ses meilleurs soldats. C'est chez les Bas Uchis* également qu'il prenait des ouvriers fabriquant des lances et autres objets en fer et en cuivre. Leur chef principal est Chiniama*. Mielé Mielé* autre grand chef a toujours été indépendant et s'est soustrait à l'autorité de Msiri*. Quoique je n'aie guère eu de rapports avec eux, cette race me paraît beaucoup mieux groupée que les autres et semble reconnaître l'autorité des 2 chefs précités. J'irai leur rendre visite sous peu ; je crois d'ailleurs que Chiniama* n'a jamais eu que de très bonnes relations avec les blancs de passage sur son territoire. Je ne peux malheureusement en dire autant de l'autre qui a retenu Giraud* prisonnier et qui dernièrement encore a fait attaquer l'expédition Bia*.

Benas-Kilemboués*. Habitants du long des rives de la Lufira, grands pêcheurs, gens paisibles ne demandant que de vivre en paix se souvenant trop des vexations qu'ils eurent à

subir sous la domination de Msiri*. Chefs principaux Sampwé*, Mirambo* et Moéména* tous soumis et paraissant attachés à l'Etat.

Benas Mitoumbous*. Habitent les rives de la Dikulwé et les monts Mitoumbous, vivent paraît-il en troglodytes et chassent beaucoup. Ne veulent pas venir au poste ; il me faudra donc à la première occasion aller faire chez eux une démonstration. Ce sera d'ailleurs une occasion pour relever le cours de la Dikulwé et visiter les monts Kalabi où Msiri* prétendait qu'il y a avait de l'or !

Bas-Lambas*. Habitent le pays au sud de Katanga*, travaillent beaucoup le cuivre ; ont particulièrement et les premiers souffert du despotisme de Msiri*. Leur chef principal est Kombo*. Mon voyage dans le sud me mènera naturellement chez eux, où je serai obligé de placer un poste pour l'extraction du cuivre.

Loundas*. Habitent le long du Luapula depuis Tchafongoulouta* jusque Chiniama*. Plusieurs se sont présentés au poste et ont demandé le drapeau de l'Etat. Chassent beaucoup l'éléphant.

Outre ces différentes races il existe encore 2 postes de l'arabe Mouroutourout* installés dans le Louba, Simba* au Moëro et Chiwala* à l'embouchure du Lufubu.

Cette indépendance relative de chaque village offre de grandes difficultés pour soumettre chaque tribut [sic], car je me vois forcé d'aller à chacun et ne puis compter sur l'autorité du chef principal qui n'en a pas plus que les autres. Il faudrait donc pour cette raison toujours au moins un blanc avec 50 soldats en route, surtout que la population est très éparpillée. Il serait très difficile d'évaluer même à peu près approximativement cette population ; toujours est-il que le plus grand village que je commande dans la contrée, Mokande Bantou*, n'a pas au-delà de 3000 habitants. Seulement tous sont palissadés et munis d'un fossé dont les terres rejetées contre la palissade, percée de créneaux, leur facilitent singulièrement la résistance. Des portes basses et étroites donnent accès dans le village ; elles sont fermées le soir au moyen de grandes planches ; enfin des épines fortement attachées aux sticks complètent la défense. Ce n'est donc qu'en exposant à chaque expédition des soldats à une mort certaine qu'il est possible ici de faire la guerre. Aussi, la nécessité d'un canon au poste se fait-elle sentir autant sinon beaucoup plus ici que partout ailleurs.

Industrie. L'industrie chez les tributs [sic] du Katanga est fort restreinte et à part les Bas Uchis* et les Lambas* qui travaillent le fer et le cuivre, je ne connais guère dans tout le pays que quelques objets de chasse et de ménage fabriqués par les indigènes. Des bracelets en fer ou en cuivre ou ivoire ou encore en peau d'éléphant ou d'hippopotame. Des lances et quelques couteaux assez grossièrement faits, des houes larges et faites telles qu'en Europe, des petites haches dont ils se servent avec dextérité, quelques objets de ménage en bois et en terre, des paniers en osier. Mais rien de cet élégant et beau travail sculpté que l'on rencontre chez les Bakoubas* et dans le Haut Congo. Commerçants, trafiquants, brocanteurs, oui, mais travailleurs, non !

Cependant ils aiment à se parer d'étoffes et pour s'en procurer ils n'hésitent pas à vendre leurs enfants aux marchands Kangombés* qui malgré tout sillonnent encore le pays. Ils sont d'ailleurs incapables de se fabriquer un pagne convenable. Celui qui n'a plus d'étoffe, prend une peau ou un morceau de peau, se l'attache à la ceinture et la pudeur est sauvée ! Tant, chez les Bas Yecks* surtout, indique l'homme riche devenu pauvre qui ne sait plus se servir de ses mains ; il se vautre de l'indifférence à la paresse et ne se relève que quand il peut encore briller.

Mœurs. Comme partout ailleurs, la richesse consiste à posséder un grand nombre de femmes. Ce sont elles qui sont chargées du travail des champs, elles doivent en outre vaquer aux soins du ménage et se préoccuper tout le long du jour de leur seigneur et maître. L'homme se contente de chasser de pêcher et la plus grande partie du temps de rester étendu à l'ombre en compagnie de nombreux camarades, s'éternisant en d'interminables conversations, rafraîchies par de longues rasades de bière de sorgho qu'ils boivent jusqu'à plus soif. Ils croient aux fétiches et sont toujours porteurs d'un tas d'amulettes. A peu près chaque maison possède le sien qui est chargé de détourner d'elle les maléfices des mauvais voisins. Outre cela, ils en portent aux jambes, aux bras, au cou et sur la tête. Le poison n'est guère connu, du moins l'usage n'en est pas répandu ; en revanche ils usent assez volontiers de l'épreuve de l'eau bouillante. Ils pratiquent le vol de village à village, aussi les coups de couteaux et de lances ne sont pas rares.

Ici les indigènes ne possèdent pas de cimetière, ils n'enterrent donc pas toujours les morts ; je dirais même que c'est assez rare, ils se contentent d'aller les déposer bien loin dans les herbes et les hyènes ont vite fait d'en débarrasser les environs. A la mort d'un individu, toutes les femmes amis et connaissances se rassemblent et vont pleurer dans la cabane. Le lendemain les parents offrent un repas et de la bière, après quoi, danse toute la nuit jusqu'au soleil levant ; 40 jours après mêmes ... réjouissances !

Leurs constructions n'ont rien de remarquable, elles sont généralement en pisé, rondes avec une petite véranda ; à côté on élève un petit poulailler, mais à une assez grande distance du sol que pour empêcher les chats sauvages d'exercer leur vorace industrie.

Fument très peu, mais prisent beaucoup. Le mariage se fait par achat et le marié est tenu de travailler pour les parents de sa femme pendant un an, s'ils le désirent.

Productions. Le pays cultive particulièrement le sorgho dont il fait sa principale nourriture. Cette céréale supporte parfaitement l'eau et est d'un grand rapport. On le récolte en juin et juillet ; la tige est laissée sur place, l'épi après avoir été séché pendant plusieurs jours est placé dans une petite maison construite ad hoc et employé au fur et à mesure des nécessités. C'est alors que commencent les longues beuveries. Le maïs est récolté en mars et mangé à peu près aussitôt ; il demande 4 fois autant de temps que le sorgho pour être préparé en farine ; le peu que l'on conserve est appendu à l'intérieur du toit de la maison, la fumée empêche un tout petit insecte à trompe de l'attaquer ; autrement ils sont si nombreux et si voraces qu'ils en auraient fini en un rien de temps.

Avec la courge, le sorgho et le maïs forment pour ainsi dire la seule nourriture de l'indigène. L'arachide est rare, le haricot rouge et le manioc ne se cultivent qu'en petites quantités. (Les Balamotwos* cependant commencent à user de manioc en assez grande quantité.) Quelque peu de patates douces. Le sésame quoique venant très bien n'est guère cultivé ; les indigènes sont cependant friands d'huile de palme ici et n'ont guère pour le remplacer que l'huile de poisson. L'on m'avoue cependant que les gens du Loundas cultivent assez bien de sésame depuis quelques temps.

Faune. Comme je l'ai déjà dit plus haut, la pêche et la chasse constituent pour certaines tribus [sic] une source de revenus. Le silure est surtout le poisson pêché par l'indigène.

Les cours d'eau renferment des hippos, des crocodiles, des iguanes et des lacertiens en quantité.

Les plaines de la Lufira et le Kouendouloungou regorgent de zèbres, d'élans, d'antilopes de toutes espèces, de phacochères, de rongeurs et autres animaux dont je ne connais pas le nom mais qui fournissaient une viande excellente.

Les lions, les léopards, les hyènes grandes et petites, les chacals, les singes de différentes espèces, les lynx, les chats sauvages, les lémuriens ne sont pas rares.

A signaler également beaucoup d'oiseaux de passage et particulièrement l'oie le canard et la sarcelle et une quantité innombrable d'échassiers qui s'abattent dans les plaines au moment des pluies et ne nous quittent qu'en mai.

Beaucoup de perroquets verts et de perruches. Malheureusement nous ne possédons ni fusil ni cartouche et la chèvre étant rare au pays nous sommes forcés de nous en tenir à l'inévitable poule. Pourtant 2 ou 3 Mausers et des cartouches ainsi qu'un fusil de chasse recevraient bon accueil au poste, d'autant plus que nous ne sommes pas ravitaillés en conserves.

Flore ? Je suis forcé de rester muet n'ayant sous ce rapport aucune connaissance. Je signalerais bien quelques arbres à caoutchouc, des figuiers sauvages, des acacias de plusieurs espèces et 2 ou 3 machins encore, mais ne connaissant pas les noms, je préfère laisser à un botaniste l'honneur d'énumérer une belle série que je ne ferais que déflorer.

Saisons. Il existe 2 saisons bien tranchées : La saison des pluies et la saison sèche. La première commence en novembre jusque vers la fin avril, néanmoins vers cette époque les pluies se font déjà rares. Le ciel est pour ainsi dire constamment couvert, surtout le matin et il n'est pas rare de voir 2 et 3 orages par jour, généralement ils vont de l'ouest à l'est en commençant par le sud, ils ne sont pas d'une extrême violence et il est bien rare qu'un arbre soit déraciné. (Le cas s'est présenté une seule fois cette année.) A la fin de la saison tout est submergé et pendant 2 mois il n'est pas possible de s'aventurer dans la plaine sans avoir de l'eau, en beaucoup d'endroits, jusqu'au ventre. Il paraît que c'est ainsi depuis le Moëro jusqu'au Bangwelo, L'an dernier, 94, il n'a pas plu du 28 janvier au 19 février fait très rare au dire des indigènes. Cette année à la même époque nous avons les inondations, donc 1 ½ mois plus tôt que les autres années. Aussi que de fièvres ! Ces inondations me forcent à changer la station d'emplacement, je vais l'installer dans le bois à 600 mètres de l'autre. Ce sera un peu loin pour aller à l'eau pendant la saison sèche, mais entre deux maux je choisis le moindre.

Saison sèche. Cette saison est marquée par un vent sec soufflant du sud-est et qui est parfois assez violent. Le ciel est clair et sans nuage, les nuits sont froides et il n'y a presque pas d'humidité. C'est à ce point que l'on peut voyager le matin avant le levé du soleil sans crainte de se mouiller les pieds. Il fait alors sain, les fièvres disparaissent et les blancs ne souffrent diablement plus du climat d'Afrique. [...].

Etat sanitaire. Pendant la saison sèche tout le monde, les blancs comme les noirs, se portent à merveille. Aussitôt les pluies revenues ce ne sont que fièvres, bronchites, diarrhées, voir même dysenterie, et chaque année il faut compter nombre de décès. Sur 170 personnes j'ai eu jusque 15 et 20 individus atteints de la fièvre. Deux années de suite déjà MM. Legat* et Verdick* en avaient aussi fait la remarque, puisque comme moi ils en ont souffert ; de fin octobre à janvier règne une ophtalmie qui n'est pas sans dangers, car plusieurs personnes ont perdu un œil et d'autres m'affirment voir beaucoup moins bien qu'auparavant et ça, un an après la maladie. Cette année j'ai obtenu un assez bon résultat en faisant des injections au borax. Il serait donc de la plus grande nécessité de posséder au poste et médicaments et confort nécessaires pour lutter contre ces différentes maladies.

Comme je te l'ai dit, je n'apporterai pas de bien grands changements à ce rapport ; j'aurai d'ici à l'arrivée de la caravane le temps de le revoir et de le corriger et si cela ne suffit pas, qu'ils en

expédient un autre qui fera à leur goût. Avec les rapports de mes 2 voyages que je leur enverrai avec celui-ci, ils auront je pense de quoi s'abrutir et ne réclameront pas. Qu'en dis-tu ?

Si tu as un jour l'occasion demande à Liebrechs* s'ils ont beaucoup de renseignements sur le Katanga et quel genre.

A propos je t'enverrai aussi les états des températures que je prends chaque jour à 6, 12, 3 et 6 h, à l'ombre naturellement.

Je ferai aussi une magnifique carte (je le dis moi-même) des itinéraires parvenus au poste depuis mon arrivée. Naturellement tu en recevras une semblable, mais plus tard seulement, car je tiens énormément à avoir de quoi te montrer. S'ils ne sont pas contents dans les bureaux avec ce que je leur enverrai, ils sont rudement difficiles.

J'ai bien reçu toutes tes lettres mais il me manquait plusieurs paquets de journaux restés je crois à Lussambo ; j'ai écrit à ce propos, aussi j'espère que la prochaine caravane m'apportera un volumineux courrier. Je n'ai jamais lu les affaires d'Europe avec autant de goût que maintenant ; tu dois comprendre cela !

A propos, ne t'étonne pas de la grandeur de mon futur jardin, j'aurai pu le faire plus petit en donnant 75 mètres aux plaines d'arrière. Seulement j'ai l'envie d'y planter tant de choses que je ne trouve pas qu'il est exagéré. Juge !

Des haricots blancs d'Europe, id gris, des haricots rouges indigènes, des courges, des concombres, des petits pois, des carottes, des navets, des tomates européennes et indigènes, des choux, des oignons, des choux fleurs, id raves, id rouges, tabac, des salades 3 espèces, plus du pourpier, des pommes de terre, persil, céleris etc etc. Note que toute ces choses viennent parfaitement ici et que j'emploie au moins un ½ hectare rien que pour notre usage personnel. Seulement ici c'est un peu dispersé, tandis qu'au nouveau jardin nous aurons tout sous la main.

Deschamps* m'avait envoyé il y a quelques mois 40 petits soldats Baboirés* que je dressais comme on dit, aux petits oignons. J'en étais on ne peut plus satisfait. Dernièrement je les envoie chercher des bâtons de manioc à 2 jours du poste. Ce que je fus épaté quand leur caporal vint me dire « il y en a 16 qui se sont sauvés ». Franchement il m'aurait fichu une calotte que je n'aurais pas été plus étonné. Note bien que je leur avais fait construire à chacun une maison et qu'à chacun aussi j'avais donné une femme. Les autres qui sont de même provenance me disent qu'ils ne comprennent absolument rien de la chose. M^r Demol* qui est à Moliro me donne l'explication suivante qui n'est pas trop encourageante comme tu vas le voir. « Vous ne garderez pas les autres non plus ou je serais bien étonné. Ici il y a du peuple indigène en masse qui fait des plantations pour nos gens. Mes soldats et femmes ne travaillent pour nous que 2 fois par semaine, le reste du temps leur est laissé pour faire leurs plantations où les indigènes font pour eux plus de ¾ de la besogne. Chez vous il faut travailler tous les jours et ils ne sont pas mieux payés qu'ici, peut-être moins. » Tu comprends que je n'ose plus guère me fier aux autres et c'est bien dommage car j'aurais eu 80 bons soldats et avec cela, on marche ! Ces vauriens m'ont enlevé en même temps 12 bons Albinis qui ne sont certainement pas perdus, car ces hommes ne peuvent aller que chez Deschamps* qui me les renverras [*sic*] immédiatement avec les armes je n'en doute pas.

C'est égal la chose est bien désagréable et produit sur les autres une fâcheuse impression. Je me figure un commandant de compagnie à qui il tomberait pareille tuile, le malheureux en attraperait la jaunisse si pas autre chose mieux encore. Au Congo c'est monnaie courante. Aussi le lendemain après avoir prévenu le Tanganika et fait mes prières je n'y songeais plus. Je songe bien plus à la peau de lion qui est attachée au corps de l'animal qui vient nous régaler d'un formidable concert presque tous les soirs. Si je pouvais le descendre quel effet dans la collection. Malheureusement il se tient à distance et puis pendant la nuit il voit

beaucoup mieux que moi, ça n'est plus juste. Je me contenterai donc de l'écouter et d'attendre qu'il veuille bien venir râler tout près du poste. La semaine prochaine je vais à l'hippo. C'est le vrai moment pour renouveler notre beurre ; nous en avons encore bien pour 8 mois, seulement si nous n'en tuons pas 1 ou 2 maintenant nous pourrions bien être à court pour janvier prochain. Or ils ne sont gros que de mars à mai. J'aime énormément la chasse et je dois dire que je ne tire pas trop mal mais je joue absolument de malheur quant aux cartouches ; j'ai un fusil de chasse, pas de cartouche, j'ai un Martiny [sic], mais plus que 6 cartouches. Un de ces MM. a un Mauser mais il n'a que 20 cartouches. Je rage réellement quand je songe que toutes les stations du Bas possèdent fusils Mausers et cartouches dont ils ne savent que faire, tandis qu'ici nous sommes obligés de nous nourrir des produits de la chasse et on nous laisse sans armes convenables.

Je suis curieux de voir si ma réclamation à ce sujet aura produit de l'effet, la prochaine caravane m'apportera j'espère autre chose que 7 tines de thé !

Je n'exagère pas, tu sais, des perles des étoffes et 7 tines de thé, j'ai la lettre de Bollen* qui m'informe de la chose et je te la montrerai. Il y avait cependant toute une cargaison de caisses de toutes sortes destinées à l'expédition^{1**} qui devait venir au Bangwelo pour y créer un camp de 200 soldats dont paraît-il je devais avoir le commandement, mais comme tout le reste ça aura été envoyé, je n'en sais rien, à la zone arabe. La guerre était cependant terminée ou à peu près quand la caravane est arrivée.

3 avril

J'avais bien raison de dire plus haut que l'imprévu joue ici un grand rôle. Aujourd'hui tout est changé et je ne puis plus partir pour le Louba. J'apprends à l'instant qu'une caravane composée de 5 blancs se trouve de l'autre côté du Lualaba en panne à cause des inondations. D'après ce que l'on me raconte ce serait une caravane de la C^e du Katanga. Je savais que cette année elle allait être mise en demeure d'exécuter les clauses de son contrat de 89, mais j'espérais que pour toutes sortes de raisons, elle ne serait venue que plus tard ou pas du tout au Katanga. Puisqu'il en est autrement, afin que l'Etat ne perde pas les nombreuses mines de cuivre qui existent dans un rayon pas trop éloigné du poste, 15 à 18 j. et moins, je m'en vais aller faire un tour dans tout le pays et conclure des traités avec les différents chefs en même temps que placer une demi-douzaine de petits postes.

Je partirai sur Kazembé du Lualaba* et je ferai le tour en passant par N'Tenké*, Katété*, Katanga*, probablement Mielé-Mielé*, je longerai ensuite le Luapula jusque près de Tchafongoulouta* et rentrerai ensuite au poste après une absence de plusieurs mois. S'il en est temps encore je repartirai de suite et m'enfoncerai dans le Louba. S'il est trop tard, j'achèverai la construction du nouveau poste et je réglerai 2 ou 3 palabres à quelques jours du Lofoi.

J'ai fait appeler les chefs des environs à 10 lieues à la ronde pour palabrer au sujet de la nouvelle station et pour certaines perles qu'ils ne veulent plus accepter des soldats, pour un futur marché etc etc.

31 ont répondu à l'appel. 1 seul manquait et encore s'était-il sauvé en voyant arriver le soldat qui venait l'appeler.

J'apprends aussi aujourd'hui par des indigènes qui précèdent les soldats du poste que Simba* serait mort. Il s'est tiré paraît-il un coup de fusil dans la tête. J'attends confirmation demain et je te dirai si oui ou non la chose est vraie.

^{1**} '(CB) Cette expédition n'a pas eu lieu à cause de l'entente anglo-congolaise sur la délimitation des frontières.'

Rien du tout, racontars d'indigènes, seulement des gens du Kazembé* (Luapula) accompagnant les soldats. Kazembé* me fait dire qu'il se met à ma complète disposition pour attaquer Simba*. [«] Dans le temps je lui ai passé de la poudre et des fusils mais aujourd'hui je n'ai plus rien en commun avec lui [»], dit-il. Est-ce vrai ne l'est-ce pas ? Est-il envoyé par Simba* afin de pénétrer mes intentions [?] Ont-ils eu des démêlés ensemble [?] Voilà ce que je ne suis pas parvenu à me faire expliquer. Dans tous les cas je fais répondre que je suis assez fort pour attaquer Simba* seul et que je n'ai besoin de l'aide de personne. S'il répond et s'il insiste, je verrai ...

Tous les chefs indigènes que j'avais fait appeler sont installés dans les bois non loin du poste et coupent des sticks ; les femmes les apportent. J'ai donc l'espoir que ça marchera rapidement.

Fait appeler Moicha* le chef du village où il y a des salines. Je vais lui donner un poste de 3 soldats. Autant dire que je prends le monopole du sel. A partir de ce moment il ne pourra plus être fourni du sel aux indigènes du pays que contre un paiement soit en cuivre soit en ivoire. Et encore doivent-ils être porteurs du drapeau de l'Etat. [«] Chaque sa terre [»], dirait V[an] Humbeek* !

Le chef est venu, je lui ai donné 3 soldats et des instructions.

Pour te donner une idée de ce qu'il faut de bois pour construire la nouvelle station, ci-dessous quelques chiffres.

50 grandes fourches de 6 à 7 mètres pour le faîte des maisons et la porte de devant que je veux faire monumentale

510 fourches de 4 mètres pour murs et vérandas

510 sticks droits de même grandeur pour placer contre les fourches

70 longs sticks pour coins des toits 6 à 7 mètres

120 [longs sticks] un peu moins gros pour placer sur les sticks des vérandas

1050 maleks†, bois qui doivent supporter la paille, du faîte au mur

30600 jimbales† ou bambous pour placer en travers des malecks† afin de pouvoir attacher la paille et dans les murs pour tenir la terre.

Toutes ces fourches et sticks doivent avoir la grosseur de la jambe au-dessus du genou et être droits. Les malecks† le diamètre du gros de l'avant-bras.

Ceci rien que pour les maisons de l'intérieur de la palissade y compris la chèvrerie et le poulailler.

7000 gros bois de 3 mètres pour la palissade, 0,75 c^{es} [sic] en terre.

Outre cela, il faut du bois pour construire 100 maisons de soldats de 3.30 m x 300 [c^{es}] et de 4 m en hauteur.

Comme tout est en pisé, juge ce qu'il faudra de terre.

Et de paille donc !

Le 15 mars je faisais appelé [sic] les chefs pour me fournir tous les bois en question. Aujourd'hui 7 avril j'ai plus de $\frac{3}{4}$ de ce qu'il me faut, à part la terre et la paille bien entendu et tous les jours des nouveaux villages situés à 20 ou 30 lieues du poste se présentent encore pour travailler au nouveau loupango (jardin) du blanc.

Avant mon voyage d'exploration 15 mai la palissade et ma maison seront terminées.

Si je voulais le fils de Msiri* et 300 Bas Yecks* pour m'accompagner, je n'ai qu'à faire un signe. Seulement je veux d'abord montrer au pays que le blanc est assez fort par soi-même avec ses soldats et je me contente de leur demander une 50^e de bons porteurs. Après quoi nous verrons.

Je voudrais arriver à pouvoir fournir par la prochaine caravane 1000 k^{os} d'ivoire (j'en ai 700) 1000 k^{os} de sel (j'en suis certain) 200 houes. (En mettant un poste aux salines je force les

indigènes à acheter pour des houes des haches du cuivre et de l'ivoire dans les proportions suivantes) 2 paquets de sel 1 petite hache 15 à 20 c^{es} [de] long sur 5 à 6 de large ; 5 paquets pour une cassouille (houe) ; 8 à 10 pour une croisette ou 1 k^o [de] cuivre ; en grande quantité, il faut de l'ivoire. Ça sera dur au commencement et il faudra peut-être une tripotée à l'un ou à l'autre, mais l'an prochain je t'assure que cela marchera comme sur des roulettes.

Si ça n'était que je songe par moment à toi et aux bonnes causeries que nous allons faire à mon retour, je me fiche autant de l'Europe que de ma première paire de bottines ! [...]

16 avril

J'ai fait un rêve singulier cette nuit.

Figure-toi que j'étais rentré et que de compagnie nous rendions visite à des personnes de marque. Pendant cette visite je fis la rencontre d'une charmante demoiselle, noire, parlant bien, avec beaucoup de talent et peu de prétention et dégageant de toute sa petite personne un charme infini. (Connais-tu cet oiseau rare par hasard [?])

Voilà t'il pas que je m'en éprends au point que je lui propose illico le mariage ; le beau-père (un vieux à calotte qui passe son temps à planter des tulipes et à élever différentes races de poules) et la belle-mère ne savent quelles chatteringues me faire pour m'amadouer. Naturellement je t'informe de la chose et voilà t'il pas que dare-dare tu montes sur ton grand cheval de bataille pour m'énumérer avec rare énergie les dangers du mariage ! Marie* n'était pas là ...

Tu as beau faire, je suis cette fois bien pincé et je te déclare avec une pointe de satisfaction qui frise le je-m'en-foutisme, qu'autre les belles qualités que je t'énumérai la future possède le sac ! Tu me regardes alors et d'un air à rendre jaloux fou Louis XIV lui-même tu me réponds « Sais-tu que tu es millionnaire ! » ... Je n'en suis pas encore revenu.

19 [avril]. Le chef Kalonga* vient d'arriver, je lui remets 2 soldats qui sont chargés de surveiller les environs et de porter la correspondance à MPweto*, un poste du Tanganika placé là par Deschamps*.

J'écris à Joseph* aujourd'hui car je pourrais bien trouver la caravane en rentrant et n'aurai plus le temps de lui donner de mes nouvelles. Ci-dessous un passage de ma lettre qu'il n'a pas volé : « Rengaine donc tes plaintes amères ou tes amères plaintes comme tu veux et laisse-moi vivre en paix avec mes noirs, mes zèbres et mes antilopes ! Ecris-moi souvent comme tu l'as toujours fait et ne commets surtout pas la bêtise de ne m'écrire qu'une fois l'an, sous prétexte que le courrier ne m'est envoyé qu'une fois, comme tu en as la velléité de le faire dernièrement afin d'épargner 0,15 c^{es} [sic]. Tu n'y perdras rien ... » [...]

22 avril

Mon intention était d'abord de ne t'envoyer qu'une carte postale, mais comme j'envoie un courrier à la mission de Chipungu* (lac Moëro) je vais prier ces MM. de joindre ma correspondance à la leur. Ça m'ennuierait énormément que tu ne la reçoives pas car je n'ai pas le double et la précédente envoyée par la même voie était non plus pal mal volumineuse.

Ma maison et la palissade seront complètement terminées avant mon départ, tout va bien donc.

Par mon prochain courrier tu recevras la carte détaillée des itinéraires parcourus depuis mon arrivé au Loföï ; je crois que tu seras rudement épaté.

Embrasse pour moi Marie* et les enfants et dis leur z'y² que je me porte fort bien.

Je t'embrasse

Ton dévoué frère
C. Brasseur

Postée du Loföï le 26 avril 95.

² This redundant expression attests to Brasseur's rural background.